MILTON,

FAIT HISTORIQUE,

OPÉRA EN UN ACTE,

PAR MM. JOUY ET DIEULAFOY.

Musique de M. SPONTINI, maître de Chapelle du Conservatoire de Naples.

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de l'Opéra-comique-national, le 5 Frimaire an XIII.

. . . . . . He paid
The vigid satisfaction *life for life.*
Milt. Par Lost.

PRIX 1 franc 20 centimes.

A PARIS,
Chez H. NICOLLE et Ce., *à la Librairie Stéréotype*, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, N°. 9.

A LILLE,
Chez VANACKERE, Libraire, Grand'Place.

Les exemplaires sont déposés à la Bibliothèqne Impériale : je poursnivrai tout contrefacteur et débiteur d'édition qui ne sera pas paraphée.

VANACKERE

AVANT-PROPOS.

Quelques Journalistes plus empressés de blâmer que de s'instruire, ont contesté la vérité de l'anecdote qui a servi de base à cette Comédie; on se contentera pour toute réponse de citer ici quelques passages des nombreuses autorités qui justifient le titre de Fait historique *qui lui a été donné.*

A la page 181 du 1er. vol. de la Vie des Poëtes, par Johnson, *édit. de Londres, 1781.*

On lit (traduction littérale) :

« Dans la guerre entre le Roi et le Parlement,
» Davenant fut fait prisonnier, et condamné
» à mort; mais il obtint sa grace à la prière
» de Milton. Quand la chance des succès eut
» fait tomber Milton dans un danger semblable,
» Davenant lui rendit le même service, en sol-
» licitant et obtenant son pardon ».

William Hailey, *dans sa Vie de Milton, imprimée en 1799, page 168, dit :*

« Lorsque toutes les protestations du général
» Monck, en faveur de la république, n'eurent
» abouti qu'à rétablir le trône, les amis de
» Milton, effrayés pour lui, l'obligèrent de se

» *cacher, et pour mieux voiler le secret de sa* » *retraite, firent courir le bruit de sa mort.* » *Milton quitta son domicile à Westminster,* » *au mois d'avril, et se tint caché jusqu'au 29* » *du mois d'août suivant. Pendant ce tems on* » *ordonna une instruction criminelle contre* » *sa personne, et ses écrits furent condamnés* » *au feu. Mais on fut bien étonné quelques* » *jours après de voir son nom compris dans* » *l'acte d'amnistie qui fut publié. On chercha* » *les motifs de cette indulgence inattendue, et* » *voici ceux que les meilleures autorités nous* » *ont transmis. En 1650, sire William Davenant* » *fut conduit prisonnier à l'île de Wight, et* » *ensuite enfermé à la tour de Londres, pour* » *être traduit à la cour de justice, comme* » *coupable de crime de haute trahison, mais* » *il fut sauvé par la médiation de Milton* » *et de deux aldermans d'Yorck* ».

« *Voilà donc*, ajoute William Hailey, *la* » *médiation de Milton prouvée; la reconnais-* » *sance de sire Davenant l'est également par* » *le témoignage de* Richardson, *lequel, dans* » *la Vie de Milton, invoque le témoignage* » *de* Pope ».

Le dictionnaire historique de l'abbé Ladvocat, art. Davenant, *s'exprime ainsi :*

« *Sire William Davenant fut mis en liberté*

» *en 1650, par l'intercession de Milton. Ce*
» *grand poëte n'obligea pas un ingrat, car au*
» *rétablissement de Charles II, il obtint à son*
» *tour sa grace par l'intercession de Davenant».*

Pope, *dans ses Lettres familières, parle de ce même fait de la manière la plus positive, puisqu'il assure qu'il le tient de* Pacquerson, *lequel* Pacquerson *le tenait de* Davenant *lui-même.*

Une seule réflexion se présente à la suite de ces autorités, c'est qu'il faut être bien ignorant ou bien hardi pour contester des faits puisés dans des sources ouvertes aux moindres littérateurs.

PERSONNAGES.

MILTON, vieillard, poëte, aveugle.	Mr. Solié.
EMMA, sa fille.	Mme. Gavaudan.
Lord Arthur DAVENANT, sous le nom d'ARTHUR.	Mr. Gavaudan.
GODWIN, Quaker, Juge-de-paix.	Mr. Chenard.
Miss CHARLOTTE, sa nièce, fille surannée, *demi-caricature.*	Mme. Cretu.
Un JOCKEY du Lord.	
Un DOMESTIQUE de la maison.	
GENS à la livrée du Roi.	

La Scène se passe en Angleterre, au village d'Hoston, comté de Buckingham.

Costumes du tems de Cromwel et de Charles II.

MILTON,

FAIT HISTORIQUE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Le Théâtre représente le cabinet de Milton; deux cabinets, dont l'intérieur est apperçu, ornent parallèlement les deux côtés: on voit une harpe dans l'un des deux, l'autre est censé faire partie de l'appartement du Quaker. Plusieurs pots de fleurs sont rangés sur les rayons de la bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMMA, Miss CHARLOTTE.

(*Elles entrent portant des pots de fleurs qu'elles déposent sur le bureau de Milton.*)

EMMA.

NON, Mademoiselle, non, cela n'est pas bien, je le vois, je le sens, et il faut enfin que cela finisse.

CHARLOTTE.

Je crois me connaître en scrupules, Mademoiselle, mais en vérité, je n'entends rien aux vôtres. Où donc est le mal, s'il vous plaît?

EMMA.

Où est le mal : d'abuser de la cruelle infirmité de mon père pour introduire chez lui, en qualité de lecteur, de secrétaire, un jeune homme que l'on fait passer pour un vieillard ; d'être obligé, pour appuyer un premier mensonge, d'en faire chaque jour de nouveaux ; de placer mon père, cet homme respectable, dans une position ridicule, avec un étranger que je ne connais pas, que vous ne connaissez pas vous-même.....

CHARLOTTE, *soupirant.*

Hélas !

EMMA.

Plaît-il ?

CHARLOTTE.

Ce n'est rien, Mademoiselle, ce n'est rien.

EMMA.

Et quel moment encore choisissez-vous pour vous jouer de la crédulité de mon père? Celui où cet illustre malheureux, proscrit, persécuté, est obligé de se cacher dans votre maison pour se soustraire aux atteintes de ses ennemis ; vous avez beau dire, miss Charlotte, cette conduite est au moins bien imprudente.

CHARLOTTE.

Je ne croyais pas, Mademoiselle, que la nièce du docteur Godwin, le Quaker le plus laconique et le plus circonspect du comté de Buckingham, méritât jamais le titre d'imprudente ; mais vous, vous exagérez aujourd'hui ce qui vous parut d'abord tout aussi simple qu'à moi. Monsieur Milton est aveugle, il ne peut se passer d'un lecteur versé dans les langues savantes, pour remplacer mon oncle que les dangers de son ami obligent à de fréquens voyages. Monsieur Arthur se présente, il est malheureux, orphelin, il a toutes les connaissances qu'on exige ; fallait-il, parce qu'il a une figure plus agréable, plus fraîche que le commun des savans, parce qu'il

qu'il n'est pas aussi vieux que Mr. Milton l'aurait souhaité, fallait-il pour cela lui refuser une place qu'il sollicitait avec tant d'instance, qu'il remplit avec tant de distinction, où tout le monde, excepté vous, le voit avec tant de plaisir.

EMMA, *d'un ton gêné.*

Excepté moi ?

CHARLOTTE, *avec chaleur.*

D'ailleurs, Mademoiselle, ne se rend-il pas utile à tout le monde, à vous-même. Depuis deux mois qu'il est dans cette maison, quels progrès n'avez-vous point fait dans la musique, dans le dessin, pour lequel vous avez pris tant de goût depuis qu'il vous l'enseigne.

EMMA, *vivement.*

Je l'avais toujours aimé, Mademoiselle, mais j'aime encore plus mon devoir; c'est lui qui me rappelle à chaque instant que les services de Mr. Arthur n'eussent point été acceptés, si mon père avoit connu son âge. Ainsi j'espère qu'avant le retour de votre oncle dont l'estime.....

CHARLOTTE, *l'interrompant.*

Oh ! Mademoiselle, n'ayez aucune crainte; mon oncle m'aime, je lui ai mandé tout ce qui se passe; et je suis bien sûre que lorsqu'il aura appris le motif secret......

EMMA.

Quel est donc ce mystère ?

CHARLOTTE, *de même.*

Hélas ! Mademoiselle, je vois bien qu'il n'est plus possible de vous le cacher; vous savez avec quel scrupule j'avais écarté jusqu'ici tout projet d'hymen; l'idée seule du mariage me semblait porter atteinte à cette pureté, à cette innocence de mœurs dont je voulais laisser un grand exemple.

EMMA.

Eh bien ?

CHARLOTTE.

Vous le dirai-je, ma chère Emma ? Ce Mr. Arthur si savant...si modeste...mais en même-tems si noble, et d'un goût si exquis......

EMMA.

Achevez donc !

CHARLOTTE.

Je crois qu'il m'aime.

EMMA.

Il vous aime, vous ?

CHARLOTTE.

Je ne l'espérais pas, avant d'en avoir la certitude.

EMMA.

Hé quoi ! il vous a dit......

CHARLOTTE.

Je vous prie de croire que ses témérités n'ont pas encore été jusques-là, mais le cœur n'a-t-il qu'une manière de s'exprimer?

AIR.

L'amour trahit ses vœux secrets
Sans le secours d'un vain langage,
Peut-on se méprendre jamais
Au sentiment que l'on partage :
Le regard bien mieux que la voix
Sait parler à ce qu'on adore ;
Le cœur a tout dit mille fois,
La bouche n'a rien dit encore.
L'amour trahit, etc.

Enfin après de mûres réflexions sur la conduite et les

talens de ce jeune homme, assurée du consentement de mon oncle, je me suis décidée à recevoir son hommage, et je désirerais qu'il restât ici jusqu'à ce qu'il ait hasardé la déclaration que j'ai déjà plus d'une fois surprise sur ses lèvres.

EMMA, *toujours avec un étonnement pénible.*

Il vous aime ?

CHARLOTTE.

J'en suis certaine.

EMMA, *avec abattement.*

Il peut rester.

CHARLOTTE, *vivement.*

Que vous êtes bonne !

EMMA.

J'entends quelqu'un : qui peut donc venir de si bonne heure ?

CHARLOTTE, *regardant à la porte du fond.*

Hé ! mon Dieu, c'est mon oncle qui arrive.

EMMA.

Je cours l'annoncer à mon père; en attendant, Mademoiselle, veuillez vous arranger avec votre oncle, de manière à ce que je ne sois pas punie de ma folle condescendance.

(Elle sort par le fond à droite.)

CHARLOTTE.

Oh ! je réponds de tout, de tout absolument.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, GODWIN, *il entre par le fond à gauche, suivi d'un domestique portant sa valise, le Quaker fait signe au domestique d'entrer dans le cabinet qui conduit à son appartement.*

CHARLOTTE.

Ah! mon cher oncle, vous voilà enfin de retour, que je suis contente de vous revoir!

GODWIN, *gravement et lentement.*

Contente ou non, me voici. *(Il s'assied.)*

CHARLOTTE.

Monsieur Milton était bien impatient......

GODWIN.

Sa santé?

CHARLOTTE.

Excellente, grace au Ciel.

GODWIN.

Belle grace! il ne lui manqueroit que d'être malade.

CHARLOTTE.

Ses affaires vont donc.....

GODWIN.

Mal.

CHARLOTTE.

Hé quoi! toutes vos espérances.....

GODWIN.

Au diable.

CHARLOTTE.

Mais vous avez été à la cour.

GODWIN.

Par malheur.

CHARLOTTE.

Vous y avez vu. . . . .

GODWIN.

Des ingrats.

CHARLOTTE.

Ce jeune favori du Roi dont Mr. Milton sauva jadis le père d'une manière si généreuse.....

GODWIN.

Bah !

CHARLOTTE.

Est-ce qu'il aurait oublié ? . . .

GODWIN, *se levant d'impatience.*

Est-ce qu'un courtisan se souvient d'un bienfait?

CHARLOTTE.

Ah! mon Dieu, mon oncle, vous m'alarmez beaucoup.

GODWIN.

Patience et attention ; quoique la Cour ait envoyé des émissaires par-tout, et des émissaires distingués, je me flatte que la retraite de notre ami est ignorée. D'ailleurs la liste fatale n'est pas encore publique, je serai averti du moindre mouvement ; en attendant, garde ces nouvelles pour toi, il faut épargner à Milton, et sur-tout à sa fille, des inquiétudes inutiles.

CHARLOTTE.

Vous connaissez ma discrétion.

GODWIN.

C'est pour cela que je m'en défie. — Ce sot amour dont tu m'as parlé, ce lecteur, ce jeune homme, où tout cela en est-il ?

CHARLOTTE, *minaudant.*

Mais, mon oncle. . . .

GODWIN.

Je te demande où vous en êtes, Milton est-il toujours trompé ?

CHARLOTTE.

Il l'est si innocemment.

GODWIN.

Corbleu ! je n'allie point l'innocence et le mensonge, moi ; j'ai hâté mon retour pour détromper mon ami.

CHARLOTTE.

Ah ! mon oncle, si mon bonheur vous est cher, ne hasardez point un tel éclat ; vous allez voir vous-même ce jeune homme, l'entendre, l'apprécier, et je suis bien sûre....

GODWIN.

Tout est vu. N'a-t-il pas vingt-cinq ans ?

CHARLOTTE.

Je le présume.

GODWIN.

N'en as-tu pas trente-huit ?

CHARLOTTE.

Mais....

GODWIN.

Ne dis-tu pas qu'il t'aime ?

CHARLOTTE.

Assurément.

GODWIN.

Hé bien ! il se trompe, ou il veut te tromper.

CHARLOTTE.

Oh ! paix, de grace, le voici qui s'avance.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ARTHUR.

ARTHUR.

Je viens d'apprendre que l'oncle de Melle. Charlotte, que le digne ami de M^r^. Milton était arrivé; à ces deux titres, j'ai dû m'empresser de lui rendre mes devoirs.

GODWIN, *il l'examine de la tête aux pieds.*

(A part.) Hum ! — Jeune homme, je pourrais te reprocher le rôle que tu joues ici, mais enfin ma nièce est plus coupable que toi, et je ne suis pas sans indulgence pour les fautes de l'amour.

ARTHUR, *troublé.*

Pour les fautes de l'amour ?

CHARLOTTE, *bas à Arthur.*

Calmez-vous, c'est un oncle sensible.

GODWIN.

Je me donnais au diable, il n'y a encore qu'un moment, pour soutenir que cela n'était pas, mais Charlotte me l'a tant assuré....

ARTHUR, *de même.*

Elle vous a assuré....

CHARLOTTE, *ayant l'air de rougir.*

Mon oncle, je vous prie d'observer....

GODWIN.

Vaine délicatesse, j'entends que tout s'explique aujourd'hui, sans quoi je vous déclare que je parle demain.

ARTHUR, *à part.*

Juste Ciel !

GODWIN.

Ainsi, jeune homme, s'il est vrai que ma nièce ne se soit pas trompée dans ses conjectures....

ARTHUR, *timidement.*

Puis-je savoir, Mademoiselle?....

CHARLOTTE, *baissant les yeux.*

J'avoue, Monsieur, que j'ai dit à mon oncle....

ARTHUR.

Vous lui avez dit....

TRIO.

CHARLOTTE.

J'ai dit que cette solitude
Avait pour vous bien des appas.

ARTHUR.

Il est vrai, cette solitude
A pour mon cœur bien des appas.

GODWIN.

Que les seuls plaisirs de l'étude
Ici ne te retenaient pas.

ARTHUR.

Que les seuls plaisirs de l'étude.....

GODWIN, CHARLOTTE.

Ici ne vous retenaient pas.

ENSEMBLE.

ARTHUR.	GODWIN.	CHARLOTTE.
Quel trouble m'agite,	Quel trouble l'agite,	Quel trouble m'agite,
Je tremble, j'hésite,	Il tremble, il hésite,	Je tremble, j'hésite,
Ont-ils en effet	A-t-elle en effet	J'ai bien en effet
Surpris mon secret?	Surpris son secret?	Surpris son secret.

ARTHUR, *à Charlotte.*

Vous avez ajouté peut-être....

GODWIN.

Que l'amour s'est rendu ton maître.

CHARLOTTE, *d'un ton précieux.*

Il l'est de la terre et des cieux.

GODWIN.

Et dans ton ardeur indiscrète,
Tu t'es introduit en ces lieux,
Bien plus pour lire dans ses yeux
Que dans les livres du Poëte.

ARTHUR.

Je suis trahi, moment affreux !

CHARLOTTE.

Tout est connu, moment heureux !

ARTHUR.

Ah ! monsieur, par pitié, d'un projet téméraire
Ne m'imputez pas la noirceur.

GODWIN.

Non, je rends justice à ton cœur,
Je sais qu'il est franc et sincère,
Et je ferai votre bonheur.

CHARLOTTE.

On rend justice à votre cœur,
On sait qu'il est franc et sincère,
Et l'on fera votre bonheur.

ARTHUR, *étonné.*

Mon bonheur, ô ciel ! mais son père...?

GODWIN.

Son père est mort depuis long-temps.

ARTHUR, *de même.*

Monsieur Milton. . . .

GODWIN.

Il l'aime en père,
Mais la pauvre enfant, sur la terre,
N'a plus que moi pour tous parens.

ARTHUR.

N'a plus que vous pour tous parens !

CHARLOTTE.

Je n'ai que lui pour tous parens.

ARTHUR.

Vous ?

CHARLOTTE.

Moi ?

GODWIN.

Qui donc ? Charlotte, ton amante.

ARTHUR.

Charlotte, mon amante ?

CHARLOTTE, *extasiée.*

Doux aveu qui m'enchante !

ENSEMBLE.

ARTHUR.	CHARLOTTE.	GODWIN *observant Arthur.*
O funeste embarras ! Grand Dieu, quelle surprise ! Quelle étrange méprise ! Ne nous trahissons pas.	O moment plein d'appas ! Cette aimable franchise Ravit mon ame éprise, Mais ne l'étonne pas.	Ouais ! cet air d'embarras Cache quelques soupirs ; Serait-ce une méprise ? Ne nous abusons pas.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, EMMA.

EMMA.

Monsieur Godwin, mon père brûle du désir de vous embrasser, il vous attend ainsi que Mr. Arthur pour déjeûner avec lui.

GODWIN.

Bonjour, Emma, bonne et sage fille, toi, bonjour.

(Il sort avec Arthur.)

CHARLOTTE, *très-vivement.*

Ah ! Mademoiselle, je suis au comble de la joie, mon oncle approuve notre amour, il veut nous unir aujourd'hui même.

EMMA.

Mademoiselle, voudriez-vous donner des ordres pour

le déjeûner de ces messieurs, tandis que je vais achever d'arranger ces fleurs ?

CHARLOTTE.

J'y vais, Mademoiselle, j'y vais ; mais soyez donc aussi ravie, aussi enchantée, aussi heureuse que je la suis.

(Elle sort.)

SCENE V.

EMMA, *seule.*

Je l'aime !....j'étais loin de le croire. — A présent que j'y réfléchis, rien n'était plus visible. — Son ton si affectueux quand il lui parle, l'empressement qu'il met à la rechercher, ses manières si gênées auprès de moi, si franches, si ouvertes auprès d'elle.....C'est un excellent jeune homme, — Charlotte sera parfaitement heureuse avec lui....Mais elle me quittera....Tout le monde me quittera....

(Elle arrange des pots de fleurs sur le bureau de son père, elle contemple plus particulièrement l'une de ces fleurs qu'elle a séparée des autres.)

Pauvre fleur ! toi qu'il a rapportée hier des montagnes, tu seras plus heureuse que moi !

ROMANCE.

J'aurai le sort de la fleur des déserts,
Croissant au loin sans espoir d'être vue,
Ses vains parfums sont perdus dans les airs,
Elle vit seule, elle meurt inconnue.

De l'avenir offert à ma douleur
Mes yeux en pleurs mesurent l'étendue ;
J'aurai vécu, sans espoir, sans bonheur,
Et je mourrai solitaire, inconnue.

Que dis-je, hélas! d'un père malheureux
Je soutiendrai la vieillesse abattue,
Des soins si doux ont pour témoin les cieux;
Je ne crains pas de mourir inconnue.

SCÈNE VI.

EMMA, ARTHUR.

(Après la romance, Emma est restée dans l'attitude de la rêverie; la main appuyée sur le vase auquel elle vient de s'adresser.)

EMMA, *entendant quelqu'un qui s'approche.*

Ah!

ARTHUR.

Pardon, Mademoiselle, j'interromps peut-être vos réflexions?

EMMA.

Non, Monsieur.

ARTHUR.

J'ai cru, voyant entre vos mains cette plante assez rare que j'ai rapportée hier de mes courses, qu'elle avait pu donner lieu....

EMMA.

Je la tenais par distraction.

ARTHUR.

Désirez-vous que j'aille chercher votre harpe? Monsieur Milton va descendre, vous savez combien il aime, en entrant dans son cabinet, à être en même-tems frappé du parfum des fleurs et des sons d'une douce mélodie.

EMMA, *d'un ton un peu piqué.*

Je connais les goûts de mon père, j'aime à les

prévenir, et l'on peut s'en reposer sur moi, mais je ne puis faire de musique ce matin.

ARTHUR.

Vous paraissez avoir quelqu'inquiétude?

EMMA.

Aucune, je vous assure, mais...... savez-vous si M. Godwin a apporté d'heureuses nouvelles à mon père.

ARTHUR.

Ils ont eu à peine le temps de s'embrasser, une querelle survenue dans le village a forcé M.r Godwin de sortir pour aller interposer son office de paix, mais je me flatte qu'il n'aura rien d'affligeant à nous apprendre.

EMMA.

Oh! oui, Monsieur,...... toutes les nouvelles seront bonnes aujourd'hui, Miss Charlotte m'en a déjà donné une.

ARTHUR, *avec émotion.*

Miss Charlotte!

EMMA.

Est ma compagne, mon amie; elle ne me cache rien, et j'ai été enchantée d'apprendre que vous lui rendiez la justice qu'elle mérite.

ARTHUR, *vivement.*

Ah! Mademoiselle,...... j'aime à la rendre à tout ce qui vous intéresse, mais croyez......

EMMA.

Oui, Monsieur, je crois tout ce qu'elle m'a dit; tout ce que j'avois vu moi-même sans le comprendre, je l'avoue.

ARTHUR.

Hé quoi! vous avez vu......

EMMA.

Que Charlotte sera heureuse, que vous l'êtes beaucoup aussi, et qu'à mon tour.....

ARTHUR.

Non, Mademoiselle, non, il n'est pas possible......

EMMA *l'interrompant.*

Pardon, Monsieur, mon père doit m'attendre pour lui donner la main...... Mon père ne sera plus le jouet d'une erreur que je me suis toujours reprochée: voilà ce qui m'intéresse le plus au succès de vos vœux. *(Elle sort, Arthur reste interdit.)*

SCÈNE VII.

ARTHUR, *seul.*

IL est clair que cette pauvre Charlotte a pris pour des sentimens d'amour, quelques égards affectueux que la bonté de son cœur m'a paru mériter ; mais Emma, Emma...... Ah ! pourquoi l'ai-je vue ? Est-ce là le motif qui m'a conduit ici ? Est-ce là l'engagement que j'ai contracté ? Fatale situation ! où l'amour et le devoir luttent avec d'égales forces ; où cet amour, qui en tout autre temps, en tout autre lieu, eût fait la gloire et le charme de ma vie, devient un crime au milieu des soins qu'une autorité sacrée m'a imposée. Non, c'en est fait, il faut qu'à jamais renfermé dans mon cœur...... Qu'est-ce ?

SCÈNE VIII.

ARTHUR, Un JOCKEI, *entrant d'un air mystérieux.*

LE JOCKEI.

UNE lettre pour Mylord.

ARTHUR.

Malheureux ! Ne vous a-t-on pas recommandé de supprimer ce titre ? Pourquoi est-ce vous qui venez ? Où est John ?

LE JOCKEI.

C'est lui qui m'envoie.

ARTHUR.

Comment ! que lui est-il arrivé ?

LE JOCKEI.

Oh ! peu de chose ; une dispute dans un cabaret.

ARTHUR.

Sortez, et rappelez-vous de n'approcher de cette maison qu'avec les précautions que j'ai prescrites.

LE JOCKEI.

Oui, My...... oui, Monsieur. *(Il sort.)*

SCÈNE IX.

ARTHUR, *seul.* *(Il lit.)*

C'est de Londres.

« Mylord,

« J'ai mis sous les yeux du Conseil de Sa Majesté, « les notes que vous m'avez adressées. On s'occupoit « en ce moment de la liste des rebelles ; il n'y a pas « de doute que John Milton, Secrétaire du prétendu « Protecteur, n'y soit un des premiers inscrits ; ne « le perdez donc pas de vue : j'aurai soin d'informer « votre Seigneurie de tous les événemens et de ce qui « vous restera à faire. »

Oui, je remplirai mon devoir dans toute son éten-

due, quelque soit ensuite le jugement qu'on en porte. — Mais j'apperçois Milton. Allons nous assurer si ce valet n'a été vu de personne. *(Arthur en sortant s'arrête un instant pour contempler Milton, qui entre appuyé sur sa fille.)*

SCÈNE X.

MILTON, EMMA.

MILTON.

AU parfum que je respire, je m'apperçois que nous entrons dans mon cabinet ; il y a ici une plante étrangère.

EMMA.

Oui, mon père, un prothéa du Cap, que l'on doit aux soins de M.[r] Arthur. Mais comment pouvez-vous distinguer......

MILTON.

Un sens, mon enfant, s'enrichit de la perte d'un autre ; mais, triste dédommagement ! A quel bienfait du Ciel peut-il être encore sensible, celui qu'une nuit éternelle environne, qui ne reverra plus sa fille, qui ne reverra plus la lumière du soleil.

HYMNE A LA LUMIÈRE.

O toi dont l'univers atteste
Les miracles et les bienfaits !
Soleil, à ta clarté céleste
Mes yeux sont fermés pour jamais ;
Rends à la terre sa parure,
Remplis les Cieux de ta splendeur ;
Et chaque jour à la nature
Donne la vie et le bonheur.

Moi

Moi seul, quand le Ciel se colore,
A ton aspect, quand l'ombre fuit,
Je redemande en vain l'aurore,
Après une si longue nuit.

(Emma, pendant que son père chante ; s'assied à une table où elle est occupée à copier de la musique ; elle s'interrompt de temps à autre, en regardant son père avec attendrissement ; elle revient à lui un peu avant la fin de l'air.)

EMMA.

Éloignez cette idée funeste.

MILTON.

Pardon, je t'afflige toujours. — Mais où donc est Arthur?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, ARTHUR.

ARTHUR.

Me voici, Monsieur.

MILTON *lui prenant la main.*

Hé bien ! mon ami, je t'ai bien fatigué, ce matin ; une poitrine de soixante ans s'accommode mal d'une lecture de trois heures ; mais ce qui m'étonne toujours, et dont je ne reviens pas, c'est la jeunesse de ta voix, la fraîcheur de tes inflexions...... — Mon Antigone, approche un peu mon fauteuil.

ARTHUR.

Je vais.....

MILTON *le retenant.*

Reste donc là, il faut que la jeunesse agisse.

(Emma, après avoir approché le fauteuil, prend le bras de son père, et l'aide à s'asseoir.)

Dis-moi, Arthur, ne trouve-tu pas que je ressemble beaucoup à Œdipe ?

ARTHUR.

Je trouve que vous ressemblez davantage à Homère.

MILTON.

Nous verrons cela dans trois ou quatre mille ans, mais ce que je sais dès aujourd'hui, c'est que la fille du malheureux Roi de Thèbes ne valoit pas mieux que la mienne.

EMMA.

Tout le monde, mon père, ne me voit pas avec...... votre indulgence.

MILTON.

J'ai cru qu'elle allait dire avec mes yeux.

ARTHUR.

Le cœur de Mademoiselle n'a point de distraction.

MILTON.

Bon ! tu parles toujours, toi, de son esprit et de son cœur, et tu ne dis jamais rien de sa beauté; pourtant si j'ai bonne mémoire, elle doit être jolie, mon Emma.

(Emma, confuse, retourne à la petite table.)

Sans doute, Mademoiselle est charmante; mais je suis encore plus touché de ses vertus que de ses charmes.

MILTON.

Égoïsme, Monsieur, égoïsme ! Ne t'y trompe pas, mon enfant. Nous autres vieillards, nous n'avons rien à attendre des attraits d'une femme, et nous avons tout à espérer de ses vertus...... Que fais-tu, mon Emma ?

EMMA.

J'achève de copier cet air écossais que vous aimez tant.

MILTON.

Il est vrai que je ne me lasse pas de te l'entendre chanter avec Arthur; vos deux voix se marient si bien.... Est-ce fini ?

EMMA.

Oui, mon père.

MILTON.

Hé bien ! chante, mon enfant, j'ai besoin de cela pour me distraire de quelques pensées qui m'importunent.

CHANSON ÉCOSSAISE.

EMMA, ARTHUR.

Quittez les riantes campagnes,
Cherchez le plus obscur séjour,
Fuyez au sommet des montagnes,
Par-tout vous trouverez l'amour.

EMMA.

Voyez-vous la neige qui brille
Au haut de ce mont sourcilleux ?
C'est là qu'Edmond avec sa fille
Vivaient ignorés, mais heureux.

EMMA, MILTON, ARTHUR.

Quittez les riantes, etc.

ARTHUR.

Poursuivant le chamois agile,
D'aventure un jeune chasseur,
A pénétré dans cet asile :
Adieu repos, adieu bonheur.

ENSEMBLE.

Quittez les riantes, etc.

EMMA.

Le cœur d'Ida s'est laissé prendre
Plus vîte, hélas ! que le chamois ;

Ida trompée, et toujours tendre,
Depuis va chantant dans les bois :

ENSEMBLE.

Quittez les riantes, etc.

EMMA.

Voilà Mr. Godwin !

MILTON.

Ah ! tant mieux.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, GODWIN.

MILTON.

ENFIN te voilà délivré, nous allons, j'espère, causer de nos affaires.

GODWIN, *regardant à droite et à gauche.*

Causer? mieux que çà; où est Charlotte ?

EMMA.

Elle est, je crois, au jardin.

MILTON.

Hé bien ! l'ami, as-tu quelques nouvelles de cette fameuse liste ?

GODWIN, *fixant Arthur très-sévèrement.*

Oui, j'en ai. — C'est bien cela.

MILTON.

En suis-je ?

GODWIN, *fixant toujours.*

Je n'en sais encore rien.

MILTON.

Vous verrez qu'ils ne me laisseront pas le tems d'achever mon *Paradis perdu.* Tant pis pour eux, car ce ne sera ni leur *Dorset*, ni leur *Rochester* qui le finiront.

GODWIN, *pendant que Milton parlait, il a fixé attentivement Arthur et Emma, puis arrêtant ses yeux sur cette dernière, il dit.*

Ce serait une perfidie !

MILTON.

Il n'y a pas là de perfidie, les battus ont tort. À la vérité on pouvait être plus généreux, je ne leur demandais que deux ans pour achever mon ouvrage.

ARTHUR.

Je crois, Mr. Milton, que vous pouvez être tranquille.

GODWIN.

Je ne le suis pas, moi, et je soupçonne certaines gens.... Heureusement nous avons des yeux.

MILTON.

J'en voudrais dire autant. Mais dis-moi, Godwin, est-il possible que ce lord Davenant, dont j'avais ouï vanter le caractère, soit devenu notre plus ardent persécuteur ?

GODWIN.

N'est-il pas devenu le favori de Charles II ?

MILTON.

Mais est-il vrai qu'il emploie, comme on le dit, jusqu'à ses amis les plus intimes, à la recherche des malheureux fugitifs ?

GODWIN.

Ne faut-il pas qu'il fasse sa cour mieux qu'un autre ?

MILTON.

Et tu n'as pu parvenir jusqu'à lui ?

GODWIN.

Jamais. — on le dit absent.

ARTHUR.

C'est qu'il l'est, sans doute.

GODWIN.

C'est qu'il craint de m'entendre.

ARTHUR, *gravement.*

Vous, Monsieur ?

GODWIN.

Oui, moi.

ARTHUR.

Et que lui auriez-vous dit ?

GODWIN, *avec chaleur.*

Ce que je lui aurais dit ? — Milord, le 24 avril de l'année 1650, Milton, secrétaire de Cromwel, entrait dans l'hôtel-de-ville de Londres, au moment où une grande foule de peuple en sortait ; Milton préoccupé, levant les yeux par hasard, voit devant lui et reconnaît ton père, son ancien ami de collège : il s'élance dans ses bras, et lui demande où il va ? A la mort, répond lord Davenant. — Milton ne s'était pas apperçu en effet que son ami faisait partie de plusieurs condamnés que l'on menait au supplice. — Arrêtez ! s'écrie-t-il. Son nom, son titre, la faveur dont il jouit, ont suspendu la marche. Il vole aux pieds du Protecteur, il l'implore, le presse avec tant d'éloquence qu'il obtient la grace de son ami, et revient l'arracher à la main des bourreaux. — Voilà ce que je lui aurais dit.

MILTON.

Diable, mon cher Godwin, tu te souviens de ces détails mieux que moi-même.

ARTHUR, *froidement.*

Qui pourrait, Monsieur, oublier de pareils traits ?

GODWIN.

Ceux qui en profitent. *(bas à Arthur.)* Tes relations avec nos ennemis me sont connues ; je devine ce que tu fais ici.

ARTHUR, *bas à Godwin.*

Raison de plus pour vous d'être prudent.

GODWIN, *avec force.*

Je le serai.

MILTON.

Quoi ?

GODWIN, *très-brusquement.*

Suffit. — Charlotte ?

MILTON.

Est-ce que tu pars ?

GODWIN.

Oui. — Charlotte ?

MILTON.

Reviendras-tu ?

GODWIN.

Peut-être. — Holà ! Charlotte? *(Il sort.)*

MILTON, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

SCÈNE XIII.

ARTHUR, EMMA, MILTON.

EMMA.

Assurément, mon père, il y a quelque chose dans l'esprit de Mr. Godwin qui me fait trembler,

MILTON.

Bon ! ce n'est rien, il est aujourd'hui un peu plus Quaker qu'à l'ordinaire; voilà tout. — Mais je voudrais dire deux mots à Arthur, laisse-nous un moment.

EMMA.

Volontiers.

(Elle sort très-agitée, Arthur la suit long-tems des yeux.)

SCENE XIV.

ARTHUR, MILTON.

MILTON, *faisant approcher Arthur très-près de lui.*

Mon ami, il ne s'agit plus de plaisanter avec le danger. — Je connais parfaitement Godwin, c'est lorsqu'il parle le moins, qu'il a le plus à dire. Je n'ai pas dû raisonnablement me flatter que Charles II laissât en repos le secrétaire du Protecteur. Point de doute que je ne sois proscrit, et peut-être découvert; les montagnes d'Ecosse m'offrent encore un asile, il faut s'y rendre.

ARTHUR.

Mais, Monsieur, pouvez-vous croire que vos talens, votre génie ?....

MILTON.

Ne parlons pas de çà. Les talens et le génie dans l'infortune ne sont que des ennemis de plus : il faut fuir, et je viens exiger de toi une grande marque d'amitié.

ARTHUR.

Ah ! Monsieur.

MILTON.

Écoute. Comme je ne veux pas associer ma fille aux dangers

dangers d'un voyage précipité, comme Godwin sera probablement recherché lui-même, ou du moins très-observé, j'ai formé le projet de partir seul, cette nuit, avec Charlotte ; ma fille restera sous ta garde dans quelque village voisin, jusqu'à ce que vous puissiez profiter ensemble d'un moment favorable pour venir me trouver.

ARTHUR.

Quoi ! mon ami, vous me confieriez votre fille?

MILTON.

Pourquoi pas? ton âge, ta prudence, ton amitié pour moi, ne me permettent pas de croire que je puisse la mettre en meilleures mains.

ARTHUR.

Ah ! soyez sûr que votre confiance....

MILTON.

Hé bien ! dis-moi donc que tu l'acceptes.

ARTHUR, *après un silence admiratif.*

Non, Monsieur, non ; mon avis est que vous ne quittiez pas encore ces lieux ; mais si une affreuse nécessité vient vous forcer à fuir, Emma doit rester avec Charlotte, et c'est à moi à vous accompagner. De quel secours vous serait une femme en pareille occasion ; *(il s'échauffe graduellement.)* comment son faible bras repousserait-il vos ennemis, écarterait-il le danger, soutiendrait-il, dans une marche pénible, vos pas incertains? Mais moi, jeune......

MILTON.

Comment jeune?

ARTHUR.

Je veux dire fort pour mon âge, connaissant bien le pays, fait à la fatigue, et me souvenant encore comme on s'escrime au besoin. S'il faut gravir une montagne, je vous y porte; s'il faut passer un torrent, je m'y jette avec vous à la nage; s'il faut tirer l'épée......

MILTON.

Quel diable d'homme! Et d'où te vient cette chaleur? Il me semble entendre un amoureux de vingt ans, au moment d'enlever sa maîtresse.

ARTHUR.

Je n'ai guère plus, Monsieur, quand il s'agit de vous servir. Mais encore une fois ne précipitons rien, les bruits publics sont si mensongers, la craintive amitié s'alarme si aisément, et il est si possible que les nouvelles d'aujourd'hui soient plus heureuses......

MILTON, *avec abandon.*

Arthur, tu ne veux pas me tromper, toi, tu as un bon esprit et un bon cœur, je cède à ton avis, mais que tout ceci soit un secret pour Emma.

ARTHUR, *bas à Milton.*

La voici.

MILTON.

Pour qu'elle ne se doute de rien, reprenons nos occupations ordinaires.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, EMMA.

EMMA, *à la porte du cabinet.*

Vous m'avez appelée, mon père?

MILTON.

Non, mon enfant, mais tu peux entrer.

EMMA, *regardant Arthur et son père qui sourient.*

Allons, tant mieux, il n'y a que moi de triste dans toute la maison.

MILTON.

Voici l'instant où je vais prendre l'air au jardin avant de me mettre au travail, j'ai besoin d'être inspiré, j'en suis à ma belle description des amours *d'Adam et Eve.* — Toi, pendant ce tems, tu vas prendre ta leçon de dessin. — Es-tu content de ton écolière, Arthur?

ARTHUR.

Beaucoup plus que de moi-même.

MILTON.

Que lui fais-tu dessiner?

ARTHUR.

Une tête d'Héloïse, d'après Lecorrège.

MILTON.

Héloïse, soit; mais qu'il ne soit jamais question de son amant; je n'aime point cet Abeillard, ce théologien hypocrite, sans probité, sans honneur, qui, sans respect pour les loix saintes de l'hospitalité, s'introduit dans la maison d'un vieillard pour séduire et déshonorer sa nièce.

ARTHUR.

Il est inexcusable, sans doute, non pour avoir aimé son écolière, (qui peut répondre de son cœur?) mais pour avoir osé le lui dire. Je sens qu'à sa place je serais mort mille fois avant d'avoir laissé échapper mon secret.

MILTON, *lui frappant sur l'épaule.*

Bien, mon ami, bien, pourquoi n'as-tu pas trente ans de moins? *(se tournant vers Emma.)* Il va me conduire, et je te le renvoie tout de suite.

SCÈNE XVI.

EMMA, *puis* ARTHUR.

EMMA, *soupirant.*

Pourquoi n'a-t-il pas trente ans de moins?... Votre souhait est rempli, mon père, pour le bonheur de Charlotte.

(Elle s'assied, prend la tête d'Héloïse et la contemple.)

DUO-QUATUOR.

EMMA.

Quels traits! quelle grace touchante!
C'est la beauté dans la douleur.

ARTHUR.

Quels traits! quelle grace innocente!
C'est la beauté, c'est la pudeur.

EMMA.

Un chagrin secret la tourmente,
Le trouble est au fond de son cœur.

ARTHUR.

Aucun chagrin ne la tourmente,
La paix est au fond de son cœur.

EMMA, *se tournant, et appercevant Arthur qui s'avance.*

La paix? — voyez ce regard tendre.

ARTHUR.

Oh! oui, je vois ce regard tendre.

EMMA, *regardant le ciel comme Héloïse.*

Ces pleurs qui coulent de ses yeux.

ARTHUR.

Pourquoi s'adressent-ils aux Cieux?

EMMA.

Quel pinceau pourra jamais rendre
Ce sentiment délicieux ?

ARTHUR.

Il n'est pas facile de rendre
Un sentiment délicieux.

ENSEMBLE.

Il n'est pas facile, etc.

(A cet endroit du Duo, et pendant la ritournelle, Charlotte paraît dans le cabinet de son oncle, des papiers à la main, qu'elle place dans un secrétaire. Godwin entre précipitamment, et le Quatuor commence.

SCÈNE XVII.

ARTHUR, EMMA, *dessinant*, GODWIN, CHARLOTTE.

GODWIN.

Ici ne peut-on nous entendre ?

CHARLOTTE.

Non, ils sont tous dans le bosquet.

GODWIN.

Fille imprudente, qu'as-tu fait ?
Sais-tu ce que je viens d'apprendre
Par les aveux de son valet ?

CHARLOTTE.

O Ciel ! que venez-vous d'apprendre
Par les aveux de son valet ?

GODWIN.

De Milton cet ami sincère. . . . ;

EMMA.

On parle, je crois, de mon père.

(Ici Emma étonnée prête l'oreille, se lève lentement, Arthur s'approche plus près du lieu où l'on parle.)

ARTHUR.

Oui, l'on parle de votre père.

GODWIN.

Ce jeune Arthur qui sut te plaire,
Trompant tout le monde en ce jour.

CHARLOTTE.

Hé bien !

GODWIN.

C'est Emma qu'il adore.

CHARLOTTE.

O Ciel ! c'est Emma qu'il adore.

GODWIN.

Emma bien plus coupable encore,
Emma partage son amour.

ENSEMBLE.

Emma partage son amour.

(A ces mots les deux amans ont baissé les yeux, le crayon tombe de la main d'Emma, elle reste dans l'attitude de la confusion.)

GODWIN.

Paix, paix, silence,
Sur le perfide qui t'offense
J'ai bien encor d'autres soupçons ;
Et je rassemble en diligence
Tous les amis.

(Ici Arthur fait exprès du bruit.)

On vient, sortons.

(Ils disparaissent du cabinet.)

SCÈNE XVIII.

EMMA, ARTHUR.

(Ils gardent quelques momens le silence, ils lèvent timidement les yeux qui se rencontrent.)

ARTHUR.

En vain je cachais dans mon ame
De l'amour les plus doux transports,
Un autre a décélé ma flamme,
Me punirez-vous de ses torts ?

EMMA.

De cette faute involontaire
On m'accuse aussi-bien que vous.

ARTHUR.

Je vous aimais, j'ai pu me taire,
Cet effort les renferme tous.

EMMA.

On m'accuse aussi-bien que vous.

ENSEMBLE.

Je cachais en vain dans mon ame
Les plus doux transports de l'amour,
Un autre a décélé ma flamme,
Mon cœur le décèle à son tour.

(Arthur tombe aux genoux d'Emma.)

SCÈNE XIX.

EMMA, ARTHUR, MILTON, *il arrive en tatonnant.*

MILTON, *d'un ton inspiré.*

Oui, je la peindrai cette situation sublime, ce premier aveu de l'amour dans les jardins d'Eden.

(Emma a couru vers son père.) Je reviens seul, puisque l'on m'oublie.

EMMA.

Je ne croyais pas....

MILTON.

La fraîcheur d'un air embaumé, le chant des oiseaux, la douce chaleur du soleil ont exalté ma tête; prends ta harpe, ma fille, et soutiens l'enthousiasme dont je me sens animé.

(Emma se place avec sa harpe vers le milieu de la Scène, Milton à sa droite, debout et appuyé sur le dossier d'un large fauteuil, levant les yeux vers le Ciel. Arthur du côté opposé, à une petite table, à portée d'Emma; il se met en devoir d'écrire les vers que va dicter Milton.)

Pénètre-toi des sentimens et des images que je veux exprimer, tout doit respirer ici la pureté, l'innocence et l'amour.

(Emma prélude.)

Écris, Arthur.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

MILTON.

Au sein du plus riant bocage
Le printems exhalait ses naissantes odeurs;
Les oiseaux peuplaient le feuillage,
Et mêlaient leur tendre ramage
Au murmure des eaux fuyant parmi les fleurs.

EMMA, ARTHUR.

Des premiers jours de la nature
Je crois voir le tableau charmant,
De cette volupté si pure
J'éprouve ici l'enchantement.

MILTON.

C'est là qu'obéissant à l'attrait qu'elle ignore,
Ecoutant de son cœur les tendres mouvemens,

Eve

Ève suit l'époux qui l'adore ;
La terre pour eux se décore,
Et paraît s'embellir encore,
A l'aspect des premiers amans.

(Ritournelle de harpe.)

D'abord soupirant en silence,
Des yeux la muette éloquence
Est l'interprète de leurs cœurs ;
Ils s'approchent, leurs mains s'unissent :
D'un sentiment nouveau leurs ames se remplissent ;
La terre et les cieux applaudissent
A leurs chastes ardeurs.

(Pendant ce couplet, Emma et Arthur entraînés par l'analogie de leur situation, se rapprochent peu-à-peu, ils sont presque dans les bras l'un de l'autre.)

ENSEMBLE.

En faveur d'un couple qu'il aime,
Le ciel dans cet heureux séjour;
Place ainsi le bonheur suprême
Entre l'innocence et l'amour.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, GODWIN, CHARLOTTE.

GODWIN, *montrant le tableau à sa nièce.*

Maintenant, croiras-tu qu'il l'aime ?
Le crois-tu payé de retour ?
Vois ces regards, ce trouble extrême ;
Dis-moi si c'est là de l'amour.

CHARLOTTE.

Et comment ne pas voir qu'il l'aime?
Je suis convaincue à mon tour,
Mon dépit m'éclaire lui-même,
Il est trop vrai, c'est de l'amour.

GODWIN, *d'une voix tonnante.*

Bien, bien, à merveille.

MILTON.

Ah! ah! tu nous écoutais; hé bien! comment trouves-tu cela?

GODWIN.

Divin.

MILTON.

Ne s'apperçoit-on pas que la scène se passe dans le Paradis terrestre?

GODWIN, *toujours avec force.*

Oui, à en juger par le serpent qui s'y est glissé.

MILTON.

Nous n'en sommes pas là, tu vas trop vîte; les heureux habitans d'Eden vivent encore dans l'innocence.

GODWIN.

Et le crime s'agite auprès de toi; mais le tems presse, les ménagemens sont inutiles. Ton nom est inscrit sur la liste fatale, fuis, si tu ne veux avant une heure être livré par un traître aux mains de tes persécuteurs.

ARTHUR.

Et qui donc osera?....

GODWIN, *furieux.*

Qui, malheureux?

ARTHUR, *fortement.*

Parlez.

EMMA, CHARLOTTE.

Mon oncle, Monsieur?

MILTON.

Allons, voilà les factions aux prises.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

DES gens à la livrée du Roi entourent la maison, et demandent M^r. Arthur.

ARTHUR.

J'y cours, je sais ce que c'est. *(Il sort.)*

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENS, *hors Arthur.*

GODWIN.

ET moi aussi, traître, je le sais.

MILTON.

Arthur, un traître ! qu'est-ce que cela signifie ?

EMMA.

Non, mon père, c'est impossible.

GODWIN.

Quelques mots échappés à l'un de ses valets arrêté ce matin m'avaient aidé à pénétrer son infame projet, j'amenais quelques amis pour protéger ta fuite, mais le monstre avoit pris ses précautions, et il ne nous reste plus qu'à partager ton sort.

SCENE XXIII et DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, ARTHUR, *suite d'Arthur.*

EMMA, *courant à lui.*

MONSIEUR Arthur, ils disent que vous trahissez mon père?

GODWIN.

Applaudis-toi, l'ami, dans un pays et dans un tems où tes pareils sont très-communs, aucun ne peut se vanter d'une action plus atroce.

MILTON.

Arthur, je n'ai qu'un reproche à vous faire : c'est de m'avoir appelé votre ami.

ARTHUR.

Je vois qu'on se presse beaucoup ici de flétrir le caractère de l'homme que l'on ne connaît pas. — Monsieur Godwin, voilà ma réponse à vos injures.

GODWIN.

C'est une lettre du secrétaire d'état.

ARTHUR.

Lisez

GODWIN.

Londres, 10 du mois d'août.
Milord.

MILTON.

Comment, Milord? A qui donc s'adresse cette lettre?

ARTHUR.

Permettez que Monsieur continue.

GODWIN, *lisant.*

« Milord, j'ai mis sous les yeux de sa Majesté la
» déclaration par laquelle vous offrez votre personne et
» votre fortune pour garant du sieur John Milton qui
» vient d'être mis hors du pardon du Roi, par arrêt du
» Conseil. Sa Majesté apprécie les motifs honorables de
» votre conduite, et quelques soient ses sujets de plainte
» contre celui auquel vous prenez un si grand intérêt,
» elle veut bien, en faveur des services de votre père et
» des vôtres, se charger d'acquitter votre dette. En
» conséquence, elle m'ordonne de vous annoncer
» que John Milton est compris nominativement dans
» l'acte de pardon émané du Trône, dont je joins ici
» copie ».

EMMA.

Hé bien ! mon père, qu'avais-je dit ?

GODWIN.

Touche-là, Milord, je suis un sot.

MILTON, *impatienté.*

Milord, Milord, m'expliquera-t-on cette énigme ?

ARTHUR.

Peu de mots suffiront, Monsieur. Je fais aujourd'hui pour vous, ce qu'avec plus de danger vous avez fait jadis pour mon père. Je suis le jeune lord William Davenant.

CHARLOTTE.

Ah ! mon Dieu.

MILTON.

Comment cet Arthur, ce vieillard ?....

ARTHUR.

Pardonnez un innocent artifice commandé par votre salut même. Par le besoin d'acquitter plus sûrement cette dette sacrée que mon père m'a léguée en mourant, le favori de Charles II, s'il se fût présenté chez vous sous son véritable nom, n'eût excité que votre défiance et

celle de vos amis; cependant les dangers croissaient autour de vous, et dans un tems où les ordres les plus sévères sont le plus rapidement exécutés, je n'ai dû me fier qu'à moi-même du soin de veiller sur vos jours.

MILTON.

Milord, je sens avec reconnaissance toute la noblesse de votre procédé, mais excusez ma franchise, je conserve sur vous un avantage: lorsque je sauvai les jours de votre père, il n'avait pas de fille.

ARTHUR.

Je ne puis vous cacher, Monsieur, l'impression que la vôtre a faite sur mon cœur, mais le Ciel m'est témoin que ses charmes m'étaient inconnus lorsque j'entrai dans cette maison; et tel a été mon respect pour elle, pour vous, pour votre illustre infortune, qu'elle ignorerait encore mes sentimens, si Monsieur, tout-à-l'heure dans ce cabinet, n'avait pris soin de l'en instruire.

GODWIN.

C'est donc ce que j'ai fait de mieux aujourd'hui?

ARTHUR.

Après un tel aveu, mon respectable ami, vous concevez quelles sont mes espérances?

MILTON.

Il est des bienfaits, Milord, qui ne permettent pas même la réflexion; mais, mon ami, vous suivez une carrière où mon nom, et peut-être mes erreurs feront naître pour vous de grands obstacles.

ARTHUR.

Bannissez toute crainte, les esprits bien faits ne sont pas plus sévères que la postérité; l'erreur s'efface, le génie et la vertu demeurent. Le nom de Milton honorera ma famille, comme il honore lui-même son siècle et son pays.

MILTON.

Vous le voulez? j'y consens. Tranquille sur mon sort, sur celui de ma fille chérie, je vais, consacrant aux Muses les restes d'une vie trop agitée, essayer de recommander mon nom à la mémoire des hommes.

ENSEMBLE.

MILTON.

Hymen, de ta fille chérie
Viens embellir cet heureux jour.

EMMA, ARTHUR.

Hymen, de ta chaîne fleurie
Viens unir l'amitié, le génie et l'amour.

CHARLOTTE, GODWIN.

Que le laurier du Pinde au myrte se marie,

TOUS.

Hymen, viens unir en ce jour
L'amitié, la gloire et l'amour.

FIN.